« Un roman magistral qui scrute avec grâce le cœur noir de l'Amérique. »
RICHARD FORD

À LA TABLE DES LOUPS



ADAM RAPP

Seuil

À LA TABLE DES LOUPS

ADAM RAPP

À LA TABLE DES LOUPS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SABINE PORTE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Pour les deux citations de J. D. Salinger tirées de *L'Attrape-cœurs* :
© Éditions Robert Laffont, 1986, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Annie Saumont

Titre original : *Wolf at the Table*
Éditeur original : Little, Brown and Company
ISBN original : 978-0-316-43416-4
© Adam Rapp, 2024

ISBN 978-2-02-157455-5

© Éditions du Seuil, août 2025, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Famille

AMERICANA

Les maisons sont toutes rouges ou vertes,
avec des toits jaune vif.
Les oiseaux chantent à pleine gorge
dans les arbres chargés de fruits.
Des voitures rutilantes bordent les rues.

Mais quand l'océan de la nuit
déferle de l'est
pour recouvrir le continent,
submergeant les contreforts et les fabriques
et les rivières profondes

sont grossies par les pluies,
les hommes et les femmes
assis dans des pièces étouffantes
les rideaux bien tirés
éteignent leur télévision

rabattent les draps
et côte à côte en silence
se demandent qui les sauvera
de la mort et pourquoi, et
ce qu'ils attendent

si ce n'est cela, alors même qu'une arche,
blanche comme la lune,
traverse l'horizon avec à son bord
les rescapés d'un déluge
dans une ville lointaine.

Nicholas Christopher

PREMIÈRE PARTIE

1

ELMIRA, NEW YORK

19 août 1951

MYRA LEE

Dans la chaleur suffocante d'une fin d'après-midi, un dimanche – le troisième dimanche d'août –, une jeune fille en robe à carreaux vichy rouges et blancs lit un roman, installée sur la banquette d'angle du Kilie's Diner and Bakery, au centre-ville d'Elmira, dans l'État de New York. Ses longs cheveux bruns sont tirés en arrière, dégageant son visage, et attachés par un simple ruban blanc. Ses jambes sont couvertes de lotion à la calamine aux endroits où les moustiques de la région, particulièrement insatiables à cette période de l'année, chacun le sait, s'en sont donné à cœur joie. Ses yeux sont noisette et tirent sur le gris – ses prunelles pleines d'émerveillement – et elle ne les cligne quasiment jamais en parcourant les phrases qui semblent se dérouler d'un bout à l'autre de la page comme un fil noir magique méticuleusement disposé.

La lectrice s'appelle Myra Lee Larkin et elle est amoureuse du narrateur, un jeune homme tourmenté aux idées arrêtées, parfois grossier, du nom de Holden qui, à seize ans, vient de s'enfuir de son pensionnat d'Agerstown, en Pennsylvanie, une ville imaginaire que Myra situe au sud d'Elmira, juste de l'autre côté de la frontière de l'État. Holden a été renvoyé et part un samedi, après un match de football contre une école rivale, peu avant Noël, et non le mercredi suivant, date officielle du début des vacances d'hiver, à laquelle ses parents l'attendent. Après une visite embarrassante au seul professeur à qui il estime devoir dire au revoir, Holden prend le train pour New York. Tandis qu'il regarde les paysages de l'est de la Pennsylvanie défiler par la vitre du train

qui fonce vers Manhattan, sa vie semble sur le point de basculer à jamais. Myra Lee Larkin jette un coup d'œil par la petite fenêtre à côté de sa banquette, espérant connaître un jour pareille aventure.

Il y a trois autres clients dans le *diner* chromé. Deux banquettes plus loin, un vieil homme contemple une assiette d'œufs brouillés comme si elle contenait la solution à la confusion de sa vie, tandis qu'à la table située près de l'entrée est assise une femme replète, outrageusement maquillée, aux cheveux enroulés en macaron sur le haut de la tête. Avachi au comptoir, un beau garçon blond un peu plus âgé boit un café en fumant une cigarette.

Myra tient le livre de ses fines mains pâles comme un objet qu'il ne faut surtout pas laisser tomber, si captivée par sa lecture qu'elle est indifférente à la mouche noire qui bourdonne autour de son assiette. Elle commande souvent un *grilled cheese* et un lait malté, qu'elle paie avec son argent de poche. Elle arrive à lire quinze à vingt pages chaque fois qu'elle va au *diner*. Myra s'efforce de ne pas lire trop vite, mais parfois les mots se bousculent et la voix du narrateur galope dans sa tête comme pour la submerger, et elle se force à détourner les yeux de la page afin de se calmer.

À treize ans, Myra est l'aînée des six enfants Larkin et sa mère lui accorde toujours du temps libre après la messe de cinq heures tant qu'elle est de retour à sept heures et quart pile pour s'occuper du bébé, Archie. À la fin de l'office, elle file à l'ouest de la ville pour rejoindre le petit *diner* avec ses chaussures blanches à lacets, destinées, une fois ressemelées, à être transmises à sa sœur Fiona qui aura douze ans en octobre et, bien qu'elles n'aient que seize mois d'écart, est deux classes en dessous. Myra se dépêche de quitter le parking de l'église. Elle retient même son souffle pour ne pas respirer la poussière du gravier.

La mère ignore que sa fille lit ce roman prétendument scandaleux, qu'elle dissimule dans une cachette de fortune faite d'un carton scotché au chatterton sous la table d'angle. Ethel, la chef de rang avec sa coiffure glamour à la Jean Kent et son regard entendu, est devenue la gardienne du livre. Le dimanche

précédent, la banquette d'angle était occupée par deux bonnes sœurs irlandaises qui buvaient café sur café mais Ethel avait pris soin de remettre le livre à Myra – dissimulé sous l'assiette contenant son Grilled Cheese Deluxe habituel – en lui glissant un clin d'œil complice. Myra s'assure de toujours lui laisser au moins vingt-cinq cents de pourboire.

Depuis quelques semaines, Myra écrit des lettres à Holden dans son journal intime. De son écriture ronde appliquée, elle lui décrit consciencieusement Elmira ; ses longs hivers et ses étés insupportables, les relents d'œuf pourri des eaux de la Chemung et son rêve d'aller un jour à New York. Elle lui a même fait quelques croquis : sa mère, très grande, avec son nid touffu de cheveux noirs, Frank, le chat siamois des Larkin, le bureau de sa chambre sur lequel elle fait ses devoirs (et rédige les lettres qu'elle lui adresse), son frère Alec avec sa frange de travers et ses yeux bruns espiègles. Myra ne s'est jamais considérée comme une grande artiste, mais elle aime bien dessiner et, surtout, elle aime montrer à Holden à quoi ressemble sa vie. Certes, les lettres ne seront jamais envoyées et ne recevront jamais de réponse, mais à ses yeux elles sont aussi réelles que tout ce qu'elle a pu poster dans une enveloppe timbrée.

En levant le nez de son livre, elle tombe sur le garçon blond du comptoir qui s'est assis en face d'elle. Dans le roman, le train d'Holden vient d'arriver à Penn Station et Myra est impatiente de connaître la suite. Bien qu'elle n'en ait aucune envie, elle décide de poser le livre, par politesse.

« Tu vas le manger ? » lui demande-t-il en montrant son *grilled cheese*.

Myra ne l'avait même pas vu arriver et elle est déconcertée de le trouver soudain devant elle. Déconcertée aussi par sa beauté. Il a les yeux bleu clair, le menton carré et la raie sur le côté comme Montgomery Clift. Myra n'a jamais vu ce garçon à Elmira et encore moins à la Holy Family Junior High School ou à l'église. Il porte une chemisette à carreaux et un pantalon beige.

« Je peux t'aider, si tu veux », lui propose-t-il, les yeux fixés sur son assiette.

Elle acquiesce d'un signe de tête. Il en prend la moitié et croque dedans. Les muscles dansent et palpitent sous sa mâchoire. Il respire bruyamment par le nez. Elle pousse son lait malté vers lui et il en avale une longue gorgée. Il la remercie et s'essuie la bouche d'un revers de main. Contrairement aux garçons de son âge qui ont souvent des boutons ou des traces de coupures faites en se rasant, il a une peau parfaitement lisse.

« Qu'est-ce que tu lis ? » demande-t-il.

Myra lui montre le dos du livre.

« Intéressant, comme titre. Ça parle de quoi ?

– C'est un garçon qui s'enfuit de son pensionnat, dit-elle. Enfin, il s'est fait renvoyer parce qu'il a été recalé dans quatre matières, mais il part avant la date prévue. Il est un peu perdu, mais il a quelque chose.

– Tout le monde passe son temps à fuir, dit le garçon. Tu habites ici ?

– J'habite dans Maple Avenue, à deux kilomètres et demi d'ici, à peu près.

– Je ne connais pas ce quartier-là, dit-il. Comment tu t'appelles ? »

L'espace d'un instant, Myra a envie de mentir en donnant le nom d'une de ses sœurs mais, bizarrement, elle n'y arrive pas.

« Myra, répond-elle d'une voix étrange et lointaine.

– Enchanté, Myra. Moi, c'est Mickey. »

Il tend le bras par-dessus la table. Ils se serrent la main sobrement. Il a la poigne ferme, la paume calleuse et l'avant-bras hérissé de duvet blond. Myra est frappée par le sentiment de sécurité que lui procure sa main. Après avoir retiré la sienne, elle croque dans l'autre moitié de son *grilled cheese* et boit un peu de lait malté pour se donner une contenance.

« Je parie que tu as toujours vécu à Elmira, dit le garçon. Tu es allée ailleurs ?

– Je suis allée voir de la famille dans les Catskills. Tu voyages beaucoup ?

– J'adore voyager, dit-il. J'ai fait le tour du pays. J'ai vu le

Grand Canyon, le désert de Mojave et l'océan Pacifique. Je suis même allé dans l'État de Washington.

– Tu es d'où ?

– Je viens d'une petite ville de l'Oklahoma, répond-il, mais je me considère comme un véritable citoyen du monde. »

Ethel apparaît et griffonne sur son carnet.

« Tiens, ma jolie, voilà l'addition », dit-elle en la déposant sur la table.

Myra la remercie et ouvre son sac à main.

« La vôtre est sur le comptoir, ajoute Ethel à l'adresse du garçon.

– Merci. »

Ethel reste plantée là en souriant, les bras croisés, jusqu'à ce qu'il finisse par comprendre et retourne au comptoir, où il fouille dans la poche de son pantalon et en sort quelques pièces qu'il laisse à côté de sa tasse.

« Il t'embêtait ? lui glisse Ethel du coin des lèvres.

– Non, répond Myra, il est gentil. »

Le garçon ouvre la porte du *diner*.

« Bonne soirée, mesdames », lance-t-il par-dessus son épaule.

Myra a entamé les deux kilomètres et demi qui la séparent de chez elle quand, au bout de quelques centaines de mètres, il se met à pleuvoir à verse. Sur le chemin de l'église, le vacarme des grillons était assourdissant, la pluie n'a donc rien d'étonnant. De grosses gouttes rondes de la taille d'une pièce de monnaie s'écrasent sur le trottoir. Myra se réfugie sous l'auvent de la confiserie Fanny Farmer, qui est fermée. Elle sait bien qu'elle devrait continuer à marcher, autrement elle ne sera jamais rentrée à temps pour aider sa mère à s'occuper d'Archie, mais elle reste à l'abri en espérant que l'orage passe.

Quelques instants plus tard, une Chevrolet Bel Air jaune avec des pneus à bandes blanches immatriculée en Pennsylvanie s'arrête à sa hauteur. Le garçon du *diner* est au volant. Il baisse la vitre.

« Il vaut mieux que je te ramène », dit-il.

Myra hésite. Elle sent comme un étau qui lui serre les côtes. Il pleut à torrents, désormais.

« Ça ne va pas s'arranger », dit le garçon.

La couleur de la voiture fait ressortir le blond de ses cheveux. Malgré la grisaille, ses yeux sont d'un bleu incroyable.

Myra sent sa vessie se relâcher, comme si elle allait faire pipi, là, devant la confiserie.

« D'accord », s'entend-elle lui répondre.

Elle sort de sous l'auvent et rejoint la voiture en courant.

Aucun garçon ne s'est jamais intéressé à elle de cette façon, et encore moins un beau lycéen plus vieux qu'elle. Quand elle était en cinquième, elle surprenait souvent Ralph Namie, un élève de quatrième affligé d'une tête informe d'épouvantail, en train de la fixer du regard à la cafétéria, mais c'est tout. Sa copine Emily Kerr traîne déjà avec des garçons. Elle parle même de coucher avec un élève de seconde appelé Charles Wilkes. Mais pour Myra, ces choses-là sont encore très lointaines.

Son nouvel ami conduit avec nonchalance, une main sur le volant et l'autre sur la cuisse. Les essuie-glaces crissent sur le pare-brise de la Bel Air.

« On va où ? lui demande le garçon.

– Chez moi », dit-elle et elle lui indique la direction de Maple Avenue.

À pied, elle met généralement une demi-heure ; en voiture, ça ne devrait prendre que cinq ou dix minutes. Ils passent devant les maisons d'Elmira, dont la plupart sont de banales constructions étroites à un étage collées les unes aux autres, avec un toit plat légèrement asymétrique. Mais au bout d'un kilomètre environ, ils tombent sur une succession de somptueuses demeures de style victorien ornées de lucarnes pointues et entourées de grands parcs.

« Tu es au lycée ? lui demande Myra au bout d'un moment.

– Moi ? répond le garçon. C'est loin, tout ça. »

Elle lui demande quel âge il a et il lui dit qu'il a dix-neuf ans.

« Tu es à la fac ? »

Non, lui dit-il, il travaille déjà.

« Tu fais quoi ?

– Je joue champ droit pour les New York Yankees, répond-il.

– Tu es chez les Yankees ? s'exclame-t-elle en criant presque.

– Parole de scout », dit-il.

Myra aimerait bien le croire mais c'est tellement improbable. En allant à l'église, dans la voiture, elle a entendu parler à la radio du match du jour des Yankees. Au moment où les Larkin se garaient sur le parking de St John the Baptist, le présentateur annonçait les résultats.

« Tu n'avais pas un match, aujourd'hui ? demande-t-elle.

– Si, il y en avait un, dit Mickey. Les Philadelphia Athletics nous ont collé une raclée. Quinze à un. Et au Yankee Stadium en plus, devant nos supporters. C'était la honte.

– Comment tu as fait pour arriver aussi vite à Elmira ?

– Oh je ne suis pas dans l'équipe, en ce moment, dit-il.

– Pourquoi ?

– Ils m'ont relégué en ligue mineure en juillet. J'ai enchaîné les mauvaises performances. J'ai dû rejoindre leur affilié Triple-A pour régler ça. »

Myra est bouche bée.

« J'adore jouer champ extérieur, poursuit-il. Un des trucs que je préfère, avant un match – juste avant d'aller me changer au vestiaire –, c'est de me mettre pieds nus et marcher sur la pelouse du Yankee Stadium. Elle est tellement bien tondue que tu sens sa douceur qui te remonte entre les orteils. Mais aussi son côté sauvage. Tous les secrets de la terre enfouis dans le sol. »

Myra l'imagine marcher sur la pelouse du Yankee Stadium, les chaussettes et les chaussures à la main, le bas du pantalon remonté sur les mollets.

« Normalement, je devrais être à Kansas City, mais comme j'avais deux jours de congé, j'ai eu envie de faire un tour pour me vider la tête. J'adore la région. »

Myra lui dit de tourner à gauche dans Maple Avenue.

« Ce n'est plus très loin, juste après le troisième croisement », dit-elle.

Ils font le reste du trajet en silence. Il pleut moins, mais on entend le tonnerre gronder. Myra n'en revient pas d'être raccompagnée par un vrai New York Yankee. Qui la croirait ? Lorsqu'ils arrivent chez elle, le garçon se gare de l'autre côté de la rue. Tandis que le moteur de la Bel Air tourne au ralenti, Myra sent qu'il la regarde. Elle a l'impression d'être épiée par un animal, elle sait qu'elle devrait avoir peur et pourtant elle se sent étrangement calme. Elle n'a que quelques minutes de retard. Si elle était maligne, elle descendrait de voiture pour aller aider sa mère, mais elle n'a pas envie de bouger.

« J'aime bien parler avec toi », dit Mickey au bout d'un moment.

Myra sent ses joues s'enflammer.

« Et toi, tu aimes bien parler avec moi ? ajoute-t-il.

– Oui, s'entend-elle répondre.

– Ça te dirait de poursuivre notre conversation ? demande-t-il.

– D'accord, dit-elle. Mais si ma mère me voit dans ta voiture, elle risque de sortir.

– Où est-ce qu'on peut aller ? »

Elle lui dit qu'il y a un parc, à côté, le garçon redémarre et cinq minutes plus tard ils se retrouvent sur une grande pelouse parsemée d'arbres. Il se gare sous un saule pleureur, dont les épais chatons trempés par la pluie raclent le pare-brise. Une fois que Mickey a coupé le moteur, ses sens s'aiguisent. Elle sent le cuir des banquettes de la voiture, son odeur intense de muscade. L'ozone frais de l'orage pénètre par sa vitre entrouverte. La pluie crépite doucement, à présent.

Mickey met la radio qui passe *The Tennessee Waltz* chantée par Patti Page.

> *I was dancing with my darling to the Tennessee waltz*
> *When an old friend I happened to see. . .*

C'est peut-être la chanson la plus triste, la plus romantique que Myra ait jamais entendue.

« Quel âge as-tu ? lui demande Mickey.

– J'ai eu treize ans en juin, répond-elle.

– Quel jour ?

– Le 15, dit-elle. Je suis Gémeaux.

– Moi, je suis né en octobre, dit Mickey. Le 20 octobre.

– Donc, tu es Balance, dit Myra.

– C'est-à-dire ?

– En astrologie, le signe est représenté par la balance de la justice.

– Si je comprends bien, je suis un instrument de pesée ? dit-il. C'est pas vraiment folichon. J'aimerais mieux être un lion ou un poisson. »

Ils rient et leurs rires se marient bien à la voix mélodieuse de Patti Page.

Mickey sort de sa poche un Dubble Bubble au papier tout froissé et le propose à Myra.

« Non merci », dit-elle.

Il pose le chewing-gum sur le tableau de bord, devant elle.

« Au cas tu changes d'avis », dit-il. Puis, après un silence, il ajoute : « Tu es très jolie, Myra. Je sais que ce n'est peut-être pas très poli de te dire ça. »

Elle le remercie en sentant de nouveau la chaleur monter à ses joues et réprime l'envie de les cacher entre ses mains.

« Je ne rencontre pas beaucoup de filles comme toi, dit-il.

– Je ne te crois pas, répond-elle. Je n'ai rien de spécial.

– Si, je t'assure, dit-il. Avec des yeux comme ça, tu pourrais faire des ravages. Ils sont gris ou verts ?

– Ma mère dit qu'ils sont noisette.

– Je les ai remarqués dès que je me suis approché de ta table. »

Myra se mord la lèvre inférieure pour s'empêcher de sourire. Si seulement ses yeux noisette pouvaient l'ensorceler.

« Tu as des frères et sœurs ? lui demande-t-il.

– Trois sœurs et deux frères. Je suis l'aînée.

– Ça fait beaucoup », dit-il. Pendant un moment, il semble

plongé en pleine réflexion. « Beaucoup trop, ajoute-t-il à voix basse avant de secouer la tête.

– Pourquoi ça ? demande Myra.

– Non, rien. C'est juste que ça ne doit pas être facile à gérer.

– C'est vrai, dit Myra. Ma sœur Joan est handicapée mentale. Elle peut essuyer la vaisselle mais elle n'a pas le droit de toucher aux couverts. Elle est vraiment attardée. Et comme j'ai un petit frère qui est encore bébé, ma mère compte sur moi pour l'aider à s'occuper des autres.

– Quel âge a ton petit frère ?

– Deux mois. Il est né en juin, comme moi. Il s'appelle Archibald. On l'appelle Archie. Il pleure beaucoup, mais il se calme après la tétée. »

À présent, la radio passe *Hoop-Dee-Doo* de Perry Como. L'espace d'un instant, la pluie qui bat contre la vitre du côté passager semble suivre son rythme enjoué de polka.

« Donc, au total, il y a qui ? demande Mickey.

– Fiona, Alec, Joan, Lexy et Archie. Dans l'ordre. Des fois, Alec appelle Joan "le Crapaud". Il peut être méchant.

– Et toi, c'est Myra, dit-il en souriant.

– L'aînée. »

En le voyant sourire, elle l'imagine se brosser les dents, se laver le visage, se peigner, même faire pipi aux toilettes. Elle repousse ces images.

Une autre voiture entre dans le parc et passe devant la Bel Air. Mickey la suit attentivement du regard en tendant le cou. Il baisse même sa vitre à moitié. La nuit n'est pas encore tombée, mais avec la pluie, il fait plus sombre que d'habitude.

« C'est une Lincoln Cosmopolitan, dit-il après avoir remonté sa vitre.

– Tu aimes les voitures ? demande-t-elle.

– Oui, mais je préfère les Chevrolet aux Lincoln.

– La tienne est très belle », dit Myra, aussitôt embarrassée par ce compliment qui fait un drôle d'effet dans sa bouche, comme si elle avait une dent qui bouge.

Mickey ne répond rien et ils replongent dans le silence. On n'entend plus que Perry Como à la radio. Myra éprouve un étrange sentiment de paix dans la voiture de ce garçon plus âgé. Qui sait, peut-être vont-ils partir ensemble ? Peut-être va-t-il l'emmener à Kansas City ?

« Je peux te donner une photo ? dit-il au bout d'un moment.

– De quoi ?

– De moi.

– … D'accord », s'entend-elle répondre en s'efforçant de dissimuler sa joie.

Elle claque presque des dents.

Mickey sort son portefeuille de sa poche arrière et en extirpe une petite photo en noir et blanc. Il la déplie et la lui tend. Myra l'aplatit sur ses genoux. Face à elle se trouve un garçon en uniforme. Il est agenouillé. De sa main droite, il tient le canon d'un fusil dont la crosse est enfoncée dans la terre. Le garçon porte un treillis et un casque et il sourit fièrement.

« C'est toi ? demande Myra.

– Eh oui, dit-il. À Osan, en Corée.

– C'est une très belle photo.

– Garde-la. »

Elle le remercie et la glisse dans son sac. Quand elle l'a refermé, il lui demande une photo d'elle.

« Je n'en ai pas sur moi, répond Myra.

– Tu m'en enverras une ?

– Il faut que tu me donnes ton adresse.

– Tu n'auras qu'à l'envoyer au Yankee Stadium.

– C'est quoi ton nom de famille ?

– Mantle, dit le garçon. Sur l'enveloppe, tu n'as qu'à mettre "Mickey Mantle, Yankee Stadium, Bronx, New York". »

Quand il dépose Myra devant chez elle, il lui tend une pièce d'un dollar.

« Pourquoi tu me donnes ça ? s'étonne Myra.

– Pour ce que tu es, répond le garçon. Je jouerais bien à pile ou face, mais j'ai déjà pris ma décision.

– À propos de quoi ?

– À propos de toi », dit-il en lui faisant un clin d'œil.

Elle l'embrasse sur la joue avant de descendre. Lorsqu'elle entre chez elle, elle a encore sur les lèvres le goût salé de sa peau.

« Tu as trente-cinq minutes de retard », lance Ava Larkin à sa fille quand elle arrive dans la cuisine. Elle est en train de rincer un chiffon au robinet.

Myra regarde la pendule qui est au-dessus de la cuisinière et s'aperçoit qu'elle dit vrai.

« J'ai été surprise par la pluie, ment-elle.

– Ce n'est pas une excuse, lui rétorque sa mère. Archie a de la fièvre, ajoute-t-elle en essorant le chiffon. Je voudrais que tu lui fasses couler un bain froid.

– Oui, maman. »

À deux mois, le petit frère de Myra a encore une tête chauve toute ridée de vieux policier ahuri. Après la messe, Ava aime bien s'attarder sur le parking avec les autres mères, le petit Archie dans les bras. Les trois autres sœurs de Myra – Fiona, Joan et Lexy – s'occupent en cueillant des pissenlits sur la pelouse de St John the Baptist. Fiona escorte consciencieusement Lexy qui a quatre ans sans la lâcher d'une semelle, alors que Joan qui vient d'avoir sept ans est un peu boulotte et lente d'esprit et préfère ne pas trop bouger. Elle reste souvent assise en tailleur à contempler béatement l'érable à sucre séculaire de l'église comme s'il allait lui livrer un grand secret.

Ava et les autres mères se retrouvent autour de leur Packard, leur Hudson ou leur Plymouth Cranbrook pour discuter des professeurs de la Holy Family Junior High School et en particulier de sœur Rose qui est bien trop jolie pour une religieuse, du niveau de la Chemung, de cette pisse-vinaigre de Bess, l'épouse du président Truman, des troupes en Corée du Sud, de Cotter, le fils de Steve et Myrtle McCrae qui vient d'arriver à Busan, de l'Union soviétique et son épouvantable bombe atomique, de la foudre qui a récemment abattu l'érable des Blubaugh dans South Magee Street, des huit litres de lait entier de chez Houch qui était tourné, et du nouveau

vendeur de Triangle Shoes, vous ne trouvez pas qu'il ressemble à Dana Andrews, le beau policier de *Mark Dixon, détective* ? Elles bavardent en souriant et en fumant leurs Old Gold, indifférentes aux moucherons qui tournent autour d'elles.

Avec son mètre quatre-vingt-dix, la mère de Myra domine ses enfants comme une créature de légende. Donald Larkin, qui fait une tête de moins que sa femme, se tient souvent à côté d'elle comme un fidèle serviteur à ses ordres. À trente-deux ans et bien qu'elle ait déjà donné naissance à six enfants, Ava est encore une jolie femme mince, avec une peau jeune et lumineuse et des cheveux noir de jais à peine striés de quelques mèches grises. Myra est en admiration devant la beauté de sa mère, son calme imperturbable, sa force physique.

Après avoir rempli la bassine du bébé d'eau froide dans la baignoire d'en haut, Myra la descend dans la cuisine, où sa mère est à côté du réfrigérateur en train de nettoyer les fesses d'Archie.

« Dimanche prochain, tu n'auras pas de temps libre après la messe, lui annonce Ava. Tu resteras à l'église avec tes sœurs. Tu n'auras qu'à rester avec les autres enfants sur la pelouse et surveiller Joan. »

Myra hoche la tête. La déception d'être privée de cette heure de liberté lui coupe les jambes. Comment fera-t-elle pour lire son livre ? Le train d'Holden vient d'arriver à Penn Station et tout peut survenir. Elle est presque malade à l'idée de ne pas pouvoir profiter de ce moment avec lui, mais elle sait qu'il vaut mieux ne pas discuter.

Archie gigote pendant que sa mère nettoie l'infecte mélasse verdâtre. Myra sort une couche propre de sous le tiroir à couverts et la pose à côté de la bassine.

« Je dois pouvoir compter sur toi, lui dit sa mère en dépliant la couche.

– Oui, maman, répond Myra.

– Ça ne m'amuse pas de te priver de sortie.

– Oui, maman, répète Myra.

– Tu dois donner l'exemple à tes sœurs. Pour Alec, je crains que ce soit sans espoir, mais Fiona et Lexy ont toutes leurs chances et tu es un modèle pour elles. »

Myra s'étonne que sa mère n'évoque jamais Joan quand elle lui parle de ses frères et sœurs. C'est à croire que Joan n'est pas tout à fait une personne, ou pire encore, qu'elle est un poids innommable que les Larkin doivent transporter de pièce en pièce pour survivre, comme un énorme sac de sable qui, s'il n'est pas constamment déplacé, finira par crever le plancher délabré en entraînant tout avec lui.

En remontant dans sa chambre, Myra trouve une série de photos de cinquième. Elle en découpe une avec des ciseaux en prenant soin de bien suivre les bords. Elle trouve qu'elle a un air naïf de petite fille, un peu éblouie par le flash comme si elle avait été photographiée par surprise. Mais son sourire est bien – joli, même – et c'est la seule photo récente qu'elle ait. Elle écrit un petit mot, le plie en deux, glisse la photo dedans et met le tout dans une enveloppe, qu'elle adresse à Mickey Mantle, Yankee Stadium, Bronx, New York, NY, 10451, comme il le lui a dit. Elle lèche un timbre et le colle en haut à droite. Elle la postera demain à la première heure, après ses corvées matinales.

Puis elle ouvre son journal et scotche la pièce d'un dollar sur une nouvelle page. Juste en dessous, elle écrit la lettre suivante :

Dimanche 19 août 1951

Cher Holden,

Aujourd'hui, au diner*, j'ai rencontré un garçon. Il est très beau, poli. Il s'appelle Mickey Mantle, c'est un joueur de baseball professionnel qui joue champ extérieur chez les New York Yankees et il a aussi fait la guerre en Corée. Il est blond avec les yeux bleus. Il m'a donné une pièce d'un dollar que j'ai collée en haut de la page. Il m'a aussi donné une photo de lui quand il était à l'armée. Il a accompli tellement de choses pour son âge. Je crois qu'il te plairait. Vous pourriez même être*

amis. Je sais que tu préfères les gens polis aux gens méchants ou grossiers comme ton voisin de dortoir si pénible, Robert Ackley. Mickey est très poli. Il m'a même raccompagnée en voiture parce qu'il pleuvait. Il a une très belle voiture jaune.

Autre nouvelle marquante, mon petit frère Archie a de la fièvre. Ma mère m'a grondée parce que je suis rentrée en retard et je ne pourrai pas aller au diner *la semaine prochaine. Tu vas me manquer.*

Je suis sûre qu'Archie va guérir. Les bébés sont tout le temps malades.

Pour terminer, je tiens à dire que c'est pour moi un grand jour et je suis contente d'avoir pu te le raconter.

Sincèrement,

Myra Lee Larkin

Le dîner est très silencieux. Tout le monde est inquiet pour Archie, dont la fièvre n'est pas retombée. Ava l'a mis dans son couffin, qu'elle a placé à côté d'elle, au pied de la table. Il est torse nu avec des rondelles de concombre sur la poitrine. Quand Lexy demande pourquoi il a des concombres sur lui, Ava lui explique que c'est pour faire baisser la fièvre.

Fiona touche à peine à son pain de viande et Joan écarte ses petits pois comme si elle voulait les protéger du reste de son assiette. Au bout de la table, son père mange avec une lente gravité, les yeux baissés. Myra est à l'affût du moindre signe lui indiquant que sa mère a besoin d'aide. Un simple regard peut l'envoyer à la cuisine chercher du sel, des serviettes ou une fourchette propre. Alec n'est toujours pas revenu de Dieu sait où – de chez Roman, son seul ami ? du haut d'un pont où il a jeté des cailloux ? – et personne n'a envie d'en parler.

Un tableau de Jésus est accroché au mur au-dessus de la table de la salle à manger. Myra l'a toujours vu là. Ses cheveux dorés sont bouclés, ses yeux bruns, ronds, profonds et pleins de bonté. Alec s'amuse parfois à mettre le cadre de travers. Ava le redresse systématiquement sans rien dire ni, apparemment, se douter de

quoi que ce soit. Ce soir, Jésus a changé. Lui qui d'habitude a l'air si bienveillant semble narquois, comme s'il songeait secrètement à une plaisanterie grivoise qu'il venait d'entendre.

Archie ne fait pas de bruit, à part un gazouillis de temps en temps. Ava n'arrête pas de tremper sa serviette dans son verre d'eau pour lui tamponner le front. Elle lui chante à mi-voix :

Give me oil in my lamp, keep me burning
Give me oil in my lamp, I pray
Give me oil in my lamp, keep me burning
Keep me burning till the break of day[1]

La mère de Myra a une très belle voix. Elle fait partie de la chorale de l'église et on lui demande souvent de chanter en solo au concert de Noël. Joan s'arrête de manger et la regarde fixement. Lexy se joint à sa mère en écorchant certains mots et en déformant d'autres voyelles de sa petite voix, comme ensorcelée.

Sing hosanna ! Sing hosanna !
Sing hosanna to the King of Kings !
Sing hosanna ! Sing hosanna !
Sing hosanna to the King[2]*...*

Après le dîner, Myra va dans le bureau de son père, où Donald lit le *Star Gazette* en fumant sa pipe, installé dans son fauteuil inclinable à carreaux. À côté de lui, sa vieille radio Philco Cathedral diffuse les actualités.

---

1. Mets de l'huile dans ma lampe, fais-moi brûler
   Mets de l'huile dans ma lampe, je t'en prie
   Mets de l'huile dans ma lampe, fais-moi brûler
   Fais-moi brûler jusqu'au bout de la nuit
2. Chante hosanna ! Chante hosanna !
   Chante hosanna au Roi des Rois
   Chante hosanna ! Chante hosanna !
   Chante hosanna au Roi…

L'ouragan qui a frappé la Jamaïque a fait plus de cent morts…
Les communistes menacent l'ONU d'anéantir…
Des batailles décisives se jouent sur le front de Corée…

Le père de Myra est conducteur de machines à l'usine d'outillage d'Horseheads, non loin de chez eux. Il a un an de moins que sa mère et parle si peu que beaucoup de gens d'Elmira pensent que la guerre l'a rendu muet – particulièrement les heures difficiles qu'il a vécues dans la forêt de Hürtgen. Il parle plus volontiers chez lui, surtout après le dîner, quand il est assis à côté de la radio avec sa pipe et son journal. Myra arrive parfois à lui arracher des phrases entières – des demi-phrases précautionneuses, plutôt, lâchées à mi-voix – mais elle attend avec impatience ces quelques minutes avec son père qui ne quitte quasiment jamais sa cotte de travail en gabardine kaki, excepté le dimanche, pour aller à la messe. Presque tous les samedis matin, on le voit astiquer au vinaigre le moteur de la Chrysler dans l'allée.

« Viens t'asseoir », dit-il à Myra qui se perche sur une vieille chaise grinçante de salle à manger, la seule de la pièce.

Le bureau de Donald est en fait une alcôve améliorée, avec une fenêtre, deux sièges, un lampadaire et le poste de radio qui trône sur un guéridon en bois de cerisier. Le tout est disposé sur un petit tapis de corde réduit en charpie par les griffes de leur chat. Myra pense que son père aime autant la radio que sa voiture.

La fumée de sa pipe sent la prune et le poivre. Ses tempes commencent à grisonner. Myra l'a toujours trouvé beau, malgré son air fatigué. Son front est creusé de rides profondes qui semblent gravées dans la chair. Il travaille parfois plus de soixante heures par semaine. Ses mains blanches pleines de cals sont étonnamment grandes pour un homme de sa taille.

Il tire sur sa pipe et pose son journal.

« Tu connais Mickey Mantle ? » lui demande Myra.

Son père ne rate quasiment aucun match. Les Yankees sont son équipe favorite et il préfère les suivre à la radio que les regarder

à la télévision. Joan vient souvent s'asseoir par terre à côté de lui et il lui donne la fausse balle qu'il a récupérée au Yankee Stadium quand il était jeune. Il l'a attrapée à mains nues et a écrit la date dessus à l'encre noire : *5 juillet 1930*. Elle est posée sur une soucoupe, à côté de la radio. Pendant les retransmissions des matchs des Yankees, Joan la fait rouler entre ses mains en se balançant d'avant en arrière, hypnotisée.

« Mantle est une jeune recrue star qui court très vite, répond Donald. Il a été relégué en ligue mineure le mois dernier. Je crois qu'il est question qu'il succède à DiMaggio au centre quand celui-ci prendra sa retraite.

– Il a fait la guerre de Corée, non ?

– Il me semble qu'il avait un problème médical quelconque qui l'a empêché de servir dans l'armée. Mais je n'en suis pas sûr. »

Son père se remet à fumer sa pipe. Il n'a pas parlé autant depuis des semaines. Myra se demande parfois si on ne lui a pas alloué un quota de mots. Une fois qu'il l'a atteint, il se tait.

« Comment se fait-il que tu t'intéresses à Mickey Mantle ? lui demande son père.

– J'ai entendu des gens qui parlaient de lui au *diner* », répond-elle.

Elle n'a pas l'habitude de s'écarter de la vérité et s'étonne d'éprouver un léger frisson en lui mentant. C'est comme si elle croquait un carré de chocolat en douce pendant la messe. Elle doit faire sa confirmation au printemps. Quelle importance auront ces petits mensonges, ce jour-là ? Elle imagine que cheminer vers Dieu doit faire le même effet qu'une séance vigoureuse de nattage de cheveux.

« Il a démarré en flèche, reprend Donald. Au début de la saison, Stengel l'a chargé de donner le coup d'envoi un tas de fois. Je ne sais pas pourquoi on l'a rétrogradé. Il avait une moyenne à la batte d'environ 0,270, je crois. »

La mère de Myra entre dans le bureau avec le bébé dans les bras.

« La fièvre a empiré, annonce-t-elle. Il faut l'emmener à l'hôpital. »

Elle est anxieuse. Myra est effrayée de la voir aussi inquiète.

« Je prends le volant », dit son père en posant sa pipe et en l'éteignant du pouce dans le cendrier sur pied.

Il éteint la radio et va chercher les clés de voiture dans la cuisine.

« Empêche Lexy de se mettre les doigts dans la bouche, lui dit sa mère. Ne laisse pas Joan s'approcher de la prise du salon. Quand Alec rentrera, demande-lui de sortir la poubelle. Et assure-toi que Fiona vide la litière. »

Myra acquiesce d'un signe de tête sans discuter.

« Et puis, qu'est-ce qui te prend tout à coup ?

– Rien, répond Myra.

– Tu es bizarre. Tu es toute rêveuse. Je l'ai bien vu pendant le dîner.

– Je ne me sens pas bizarre.

– Myra est bizarre, tu ne trouves pas ? lance sa mère à son père.

– Elle m'a l'air normale, répond-il du couloir.

– Tu as fumé une cigarette, ou autre chose ?

– Non, maman.

– Tu lui as fait fumer la pipe, Donald ? »

Son père rit.

Sa mère se penche sur elle en tenant Archie. Il a la figure toute rouge, en feu. Les paupières tellement enflées qu'elles sont fermées. Ses doigts sont si minuscules qu'ils semblent plus adaptés à un amphibien.

« Fais-moi sentir ton haleine », lui demande-t-elle.

Myra lui souffle au visage.

« Va te laver les dents, lui ordonne-t-elle en se redressant et en posant Archie sur sa hanche. Tu sens mauvais. »

Une heure passe, tendue. Il pleut toujours. De l'eau coule du plafond de la cuisine et Myra pose un fait-tout en métal par terre pour récupérer les gouttes.

Un peu plus tard, Myra est installée dans le canapé avec Fiona et Lexy. Elles regardent *The Colgate Comedy Hour* avec Dean

Martin et Jerry Lewis sur la nouvelle Zenith Porthole que leur père a achetée au printemps, mais qu'il ne regarde quasiment jamais. Fiona, la seule rousse de la famille, gratte les piqûres de moustique qu'elle a aux genoux. Avec ses nouvelles lunettes, elle a l'air intelligente et trop sérieuse. Au moins, elle a une tête de bonne élève, maintenant, même si ça n'a jamais vraiment été le cas. Désobéissant à sa mère, Myra laisse Lexy se sucer les doigts pour qu'elle se tienne tranquille et se contente de lui dire qu'elle aura les dents en avant. Joan, qui a déjà pris son bain, est assise en tailleur par terre en chemise de nuit, un peu à l'écart. Il a cessé de pleuvoir un moment et Myra en a profité pour aller dans le jardin lui chercher une luciole. L'insecte rampe en clignotant, enfermé sous un bocal en verre renversé sur une soucoupe. Joan est fascinée. Les filles sont inquiètes pour Archie, l'atmosphère est lourde d'angoisse.

Pendant la publicité, une jolie infirmière à coiffe blanche vante le savon Palmolive et tous ses bienfaits pour sa peau. Elle a les cheveux si brillants qu'on dirait qu'ils sont peints. Myra se demande si elle pourra jamais avoir des cheveux aussi soyeux. Elle aime bien la tenue des infirmières. Elle ressemble à celle des bonnes sœurs, mais en plus attrayant.

Myra n'a toujours pas eu de nouvelles de ses parents quand Alec finit par rentrer, vers neuf heures et demie, et se faufile devant le salon en essayant de ne pas se faire remarquer. Il cache maladroitement quelque chose dans un mouchoir. Myra l'arrête au milieu de l'escalier. Son épaisse frange noire retombe de travers sur son front.

« C'est quoi, ça ? lui demande Myra.

– Rien », répond-il.

Il est fuyant et ne sait visiblement pas quoi faire de sa main libre qui est agitée de tics. Il ne regarde pas sa sœur dans les yeux.

« Tu as recommencé à voler, dit-elle.

– C'est pas vrai. »

Alec rapporte toujours des objets bizarres : des canifs, des mouches artificielles, des paquets de cartes de baseball. Et même

une salière, un jour. Myra monte l'escalier et lui arrache l'objet des mains : c'est un chausse-pied en écaille de tortue. Le mouchoir tombe sur les marches.

« C'est à qui ? demande-t-elle.

– Le père Oates me l'a donné.

– Menteur.

– Je mens pas. Je lui ai rendu service.

– Du genre ?

– Je l'ai aidé à ranger les vêtements liturgiques.

– Voleur.

– Laisse-moi, je veux aller dans ma chambre. »

Elle lui rend le chausse-pied. Puis elle se baisse pour ramasser le mouchoir. Il est brodé du monogramme N. P.

« Ça aussi, tu l'as volé, dit-elle.

– Je l'ai trouvé, proteste-t-il. Quelqu'un l'a laissé sur un banc.

– Papa et maman ont emmené Archie à l'hôpital, lui dit-elle en lui tendant le mouchoir. Il a de la fièvre. Tu es censé sortir la poubelle.

– OK.

– Tu rentres tard, au fait, ajoute-t-elle.

– Toi aussi, t'étais en retard, rétorque-t-il. Je t'ai vue dans la voiture, tout à l'heure.

– Quelle voiture ?

– La voiture jaune aux pneus à bandes blanches. T'étais avec un garçon. En face de la maison. Il t'a déposée. »

Myra reste sans voix. Comment Alec a-t-il pu la voir ? C'était il y a plusieurs heures. Pourquoi épierait-il sa propre maison ?

Alec se retourne et monte dans sa chambre avec le chausse-pied.

« N'oublie pas la poubelle », lui lance Myra.

Il ne répond pas. Sa porte s'ouvre et se referme, c'est tout.

Quand Myra revient s'asseoir dans le canapé, Fiona et Lexy rient devant la télévision. L'angoisse pesante qui régnait semble s'être dissipée. Dean Martin essaie d'apprendre à Jerry Lewis comment inviter une femme à danser. Jerry Lewis s'agite dans

tous les sens. Ses bras volent en l'air de façon grotesque. Ses jambes glissent et se tortillent comme s'il était en caoutchouc. Le public de l'émission hurle de rire. Il est absolument hilarant.

Le rire de Lexy est contagieux. Elle a quatre ans, c'est l'avant-dernière de la famille et une fois qu'elle a commencé à rire, elle ne peut plus s'arrêter, ce qui fait rire à son tour Fiona, que l'on n'entendait pas jusque-là. Lexy est auréolée d'une galaxie de cheveux blonds qui semble s'agrandir quand elle est heureuse. Joan, qui est toujours plongée en contemplation devant sa luciole, reste indifférente à ces pitreries. Le seul qui la fasse rire, c'est Alec, surtout quand il l'embête, car sa cruauté lui échappe.

Frank, leur siamois gris, finit par rejoindre les trois filles sur le canapé. Il est très attaché à Fiona et ronronne bruyamment pendant qu'elle le caresse.

« T'es une petite crapule, Frank, dit Fiona en caressant le chat. Une vraie petite crapule… »

Le bruit de la porte d'entrée leur parvient au milieu des rires de la télévision ; quelques instants plus tard, leur père entre dans le salon. Il a les yeux fatigués et la pluie a plaqué quelques mèches brunes sur son front. Il se contente de regarder ses quatre filles. La télévision hache le silence tendu. Jerry Lewis imite le bruit d'un bombardier qui plonge en piqué et le public est aux anges.

« Où est maman ? demande Fiona.

– Elle passe la nuit à l'hôpital, répond leur père. Archie a toujours de la fièvre.

– Qu'est-ce qu'il a, Archie ? demande Lexy, perçant le vacarme de la télévision de sa petite voix pure.

– Ils ne savent pas, mon ange, répond-il en s'épongeant le front avec un mouchoir. C'est peut-être la grippe. » Il essuie son visage ruisselant de pluie. « Je vais me coucher. Je travaille demain. »

Il demande à Myra de s'occuper de ses sœurs et de s'assurer que Joan aille aux toilettes avant de se coucher.

Une fois qu'il a fermé la porte de leur chambre, au rez-de-chaussée, Myra éteint la télévision et fait monter ses sœurs. Comme souvent, elle surveille le coucher. Elle attend sur le rebord de la baignoire que Joan ait fini de faire ses besoins.

« Tu as dit au revoir à la luciole ? » lui demande-t-elle pour lui changer les idées. Chaque fois que Myra attrape une luciole pour Joan, elle la laisse la relâcher dans le jardin.

« J'ai dit au revoir, répond Joan. Promis.

– Elle a clignoté quand elle s'est envolée ? »

Joan fait oui de la tête en souriant.

« Alors, c'est qu'elle t'a dit au revoir », dit Myra.

Quand Joan sourit, ça la rend parfois triste. C'est comme si son sourire n'était qu'une réaction à un ton interrogatif. Peut-être que pour elle, certains mots ne sont guère plus que des notes jouées par un instrument à vent.

Une fois que Joan a fini, Myra l'aide à se laver la figure et les mains et à se brosser les dents. Joan dort dans la même chambre que Fiona et Lexy, au bout du couloir. Elles ont chacune leur lit. Myra lui récite le *Notre Père*, puis elle la borde et l'embrasse doucement sur le front, comme leur mère. Elle entend Fiona renifler au fond de la pièce et va s'asseoir sur son lit.

« Ne pleure pas, lui dit-elle en lui enlevant ses lunettes. Archie va guérir.

– Mais il avait les joues brûlantes. Tu les as pas touchées ?

– Il va rentrer demain, je suis sûre », dit Myra.

Bien que Fiona ait bientôt douze ans, quand elle pleure, on lui donne bien moins.

« Tu as nettoyé la litière de Frank ? »

Fiona lui fait signe que non.

« J'ai oublié, dit-elle.

– Je m'en occupe », la rassure Myra.

Elle pose les lunettes de Fiona sur la table de chevet, puis va voir Lexy, qui dort déjà. Son petit lit est sous la fenêtre, mais ce soir, la lame de lune qui barre d'habitude sa silhouette est absente. Lexy s'est endormie les doigts dans la bouche. Son lit est comme

une drogue, se dit Myra. Dès qu'elle s'y glisse, elle sombre dans l'inconscience en quelques souffles, comme si son oreiller était imprégné de gaz. Ses cheveux blonds lui cachent le visage et elle respire à travers ses boucles en suçant ses doigts comme une bienheureuse créature marine pourvue de branchies. Récemment, Lexy a déclaré qu'elle voulait devenir ballerine. Allez savoir d'où lui vient cette idée. Myra se demande parfois si Lexy rêve d'autres mondes, loin d'Elmira, des mondes peuplés de ballerines, d'elfes et de bêtes dotées de parole. Myra lui retire doucement les doigts de la bouche. Lexy ne réagit même pas. Comment se fait-il que ce soit la plus petite des filles qui dorme le plus profondément ?

Après avoir nettoyé la litière de Frank dans le débarras, Myra remonte au premier, se met enfin en chemise de nuit, se nettoie le visage puis se brosse les dents. Dans le miroir, elle a l'air vieille et fatiguée et elle se dit, j'ai treize ans, pas trente. Elle essaie de sourire, comme sur la photo de classe – celle qu'elle a mise dans l'enveloppe qu'elle doit envoyer à Mickey Mantle – mais quelque chose l'empêche de relever les coins de la bouche. Elle a beau essayer de toutes ses forces, rien n'y fait, sa bouche ressemble à une plaie mal refermée.

En regagnant sa chambre, elle s'arrête dans le couloir et colle l'oreille à la porte d'Alec. Elle n'entend rien. Qu'est-ce qu'il fait ? Est-ce qu'il mijote quelque chose ? Quelquefois, elle a peur qu'il fasse du mal à Joan en pleine nuit. Il aime bien lui jouer des tours dans son dos. Il échange ses couverts pour qu'elle se retrouve avec deux cuillères. Ou cache sa fourchette sous un plateau et s'amuse de sa perplexité. Myra pense qu'il a un côté cruel qui ne s'est pas encore pleinement révélé – qu'il est capable du pire – et ça lui fait peur.

Au milieu de la nuit, le quartier est soudain déchiré par le hurlement des sirènes. Myra émerge d'un profond sommeil.

En chemise de nuit et pantoufles, elle parcourt le couloir, descend l'escalier sur la pointe des pieds et s'approche de la chambre de ses parents, où elle entend son père ronfler. Elle

entrouvre la porte et aperçoit les lits jumeaux. Celui de sa mère est vide, les draps bien tirés. Est-elle encore à l'hôpital ? Son père dort en tee-shirt et bas de pyjama, recroquevillé sur lui-même, les couvertures à moitié tombées du lit. Elle referme la porte. Le ronflement de son père a quelque chose d'animal, de violent, presque.

Elle décroche sa veste de travail en denim dans le débarras, se glisse dehors et descend pieds nus Maple Avenue en direction des gyrophares de la police. Il pleut toujours. Des gens du quartier sont rassemblés devant la demeure victorienne des Mulert où la véranda circulaire grouille de policiers, de pompiers et d'équipes médicales dont la tenue d'un blanc aveuglant brille dans l'obscurité. Une ambulance est garée sur la pelouse, les portes arrière grandes ouvertes. Les sirènes se sont tues, mais le gyrophare bleu solitaire d'une voiture de patrouille continue à balayer la scène.

Myra reconnaît Mrs Schwarber qui fume une cigarette en bigoudis roses. Elle habite quatre maisons plus loin avec son mari qui est dentiste, Ron, et leurs trois enfants. Sans maquillage, elle a un teint de papier mâché et fait pitié. Elle s'abrite sous le parapluie d'une autre dame que Myra ne connaît pas. Les deux femmes discutent en chuchotant. Mrs Schwarber fume comme un homme, la cigarette coincée entre le pouce et l'index, en se balançant d'un pied sur l'autre.

Un policier repère Myra et lui dit de rentrer chez elle. Elle acquiesce d'un signe de tête puis se cache derrière un gros monsieur en robe de chambre marron qui raconte à un autre que Bob et Bonnie Mulert, et Marie, leur fille de onze ans, ont été tués dans leur sommeil.

À cet instant précis, les corps sont sortis sur des civières, leur silhouette couverte d'un drap blanc légèrement taché de sang par endroits. Sous le drap, Marie semble plus petite, on dirait une poupée. Les civières sont portées par deux hommes, un devant et l'autre derrière. Ils sont tous en blanc, sauf un pompier à la tête de celle chargée du cadavre le plus massif, qui est sans doute celui de Mr Mulert. Myra a l'impression que ces hommes transportent des meubles et non des corps. Sur le brancard du pompier, c'est

une table basse, se dit-elle. Et sur les deux autres, un buffet et une petite horloge.

Stella, la chienne labrador des Mulert, tourne autour des civières en gémissant. Au moins, le meurtrier a eu pitié de la chienne, se dit Myra. À moins qu'elle ne se soit sauvée ? Qui va s'occuper d'elle ? Un des pompiers l'attrape par le collier et s'agenouille pour lui parler.

Le gros monsieur en robe de chambre marron donne des détails scabreux : ils ont été égorgés ; on a découvert une trentaine de traces de coups de couteau sur chaque corps. Avec tous ces coups de couteau, se demande Myra, dans quel état sont les yeux, les joues, la poitrine, le ventre… les cuisses… les pieds… ? Ça explique les taches de sang qui s'étendent peu à peu sur les draps blancs. Ont-ils été obligés d'envelopper les corps avant de les déposer sur les civières ? De mettre du coton dans chaque plaie ?

Myra essaie d'imaginer comment on peut égorger trois personnes, l'une après l'autre. Elle a vu son père égorger un cerf avec un couteau de chasse. Ils étaient allés camper à Canastota et elle avait été réveillée par un coup de feu. Donald Larkin avait tué un cerf à moins de quinze mètres de leur campement. Myra était sortie de sa tente et avait vu son père trancher la gorge de l'animal.

« Il faut le saigner », lui avait-il expliqué à l'aube dans sa cotte de travail kaki de la veille.

Il avait posé son fusil de chasse contre l'arbre sur lequel il avait suspendu l'animal, la tête en bas. Le cerf avait les yeux ouverts, la langue pendante.

« Autrement, la viande risque de s'avarier », avait-il ajouté.

Myra était fascinée par les gestes rapides et fluides de son père. Soudain, ça lui avait paru évident. Il avait fait la guerre, après tout. Il savait manier les armes. C'était un véritable ballet de mains. Chirurgical, sans émotion. Myra se demandait parfois combien d'Allemands son père avait tués pendant la guerre. À peine sept ans auparavant, il avait participé à la bataille de la forêt de Hürtgen. Comme beaucoup d'hommes de la région, il s'était engagé. Des dizaines de milliers de soldats américains étaient

morts lors de cette bataille. Myra se souvient du retour de son père. Elle avait presque sept ans, à l'époque. Fiona, cinq et Alec, qui faisait déjà bêtise sur bêtise, quatre. Il y avait eu une petite fête au Elks Club avec du gâteau, du punch, des banderoles de toutes les couleurs, des petits drapeaux américains sur toutes les tables et un orchestre de polka. Mais ensuite, son père avait dû passer trois semaines à l'hôpital des anciens combattants, à Bath, avant de revenir à la maison. Quand il avait enfin pu rentrer, ses mouvements étaient lents et précautionneux. Il mettait plusieurs minutes pour lacer ses chaussures. Il n'avait pas parlé pendant des semaines. Et puis un matin, il avait simplement dit « Bonjour » et tout était redevenu comme avant. Il était retourné travailler à l'usine d'outillage d'Horseheads et tout allait bien.

Des nuages de moucherons se convulsent dans la lumière du gyrophare. Myra sent entre ses orteils la fraîcheur de l'herbe mouillée. Il continue de pleuvoir et beaucoup de gens se protègent la tête avec des journaux ou des prospectus. Myra aperçoit Alec à l'arrière de la foule, ses cheveux noirs en broussaille. Il n'est pas en pyjama mais en pantalon d'uniforme scolaire et maillot de corps blanc. Il est pieds nus, dressé sur les orteils pour regarder par-dessus l'épaule d'une femme. Il n'a que dix ans, mais il paraît soudain bien plus vieux. Un pickpocket en herbe.

Myra croise son regard et s'approche de lui.

« Alec Christopher, tu devrais être au lit.

– Toi aussi », rétorque-t-il.

Il a l'haleine douceâtre et faisandée, les dents jaunes car il ne les brosse jamais.

« Rentre à la maison, lave-toi la figure et brosse-toi les dents, lui dit Myra.

– J'ai pas d'ordres à recevoir de toi. »

Mr Fessenden, l'ancien épicier aux cheveux tout vaporeux, discute avec deux policiers, une canne nichée dans le creux du bras. Il est en short de seersucker et ses jambes pâles et glabres donnent l'impression de pouvoir se casser à tout moment. Ses tibias sont si blancs qu'ils ont l'air faux.

Mr Fessenden dit aux policiers qu'il a vu quelqu'un entrer chez les Mulert ce soir-là. C'était un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans. Il était blond, avec la raie sur le côté, l'air athlétique.

« Blond comme les blés », précise Mr Fessenden.

Myra a soudain la tête qui tourne. Elle ne peut pas s'empêcher de penser au garçon du *diner* : ses yeux bleus perçants, sa peau lisse, sa pomme d'Adam prononcée, ses cheveux blond doré avec la raie sur le côté.

« J'ai pensé qu'il était de la famille, poursuit Mr Fessenden. Il est allé directement dans la véranda et il est entré dans la maison. Je ne me suis pas posé de question. »

Un des policiers lui demande si l'homme avait sur lui quelque chose qui ressemblait à une arme et s'il l'a vu partir.

« Je n'ai pas vu d'arme, répond-il. Et je ne l'ai pas vu partir. »

Myra sent sur elle les yeux d'Alec qui lui percent la nuque comme deux lucanes. Vengeurs. Réprobateurs. Elle s'est toujours demandé de qui il tenait ses yeux sombres. Leur mère a les yeux bleus. Ceux de leur père sont gris. Ceux de Fiona, verts. Ceux de Lexy et Joan, bleus comme ceux de leur mère. Mais Alec a les yeux si foncés qu'ils sont presque noirs. Comme s'il venait d'ailleurs. Comme si on l'avait trouvé dans une forêt.

Myra se retourne vers lui. Avant même qu'elle ait pu l'avertir qu'il aura des ennuis s'il ne rentre pas immédiatement, il lui lance :

« Tu devrais leur dire, pour la voiture. »

Avec ses cheveux mouillés, il a une tête de vampire dépravé.

Myra a envie de le rouer de coups du haut de sa tête répugnante à ses chevilles crasseuses, de trente coups, comme le tueur avec son couteau, et elle serre le poing contre sa cuisse. Elle n'a jamais frappé aucun de ses frères et sœurs, mais s'il n'y avait pas tout ce monde, elle flanquerait une raclée à Alec ; au lieu de quoi, elle se retient de lui casser la figure.

« Tu iras en enfer », lui lance-t-elle.

Myra crache ces mots les dents serrées comme une potion infecte. Elle est étonnée d'éprouver une telle haine pour son frère en cet instant.

Et puis, subitement, il se met à saigner des deux narines.

« Ton nez », ajoute-t-elle d'un ton posé.

Le visage d'Alec s'adoucit. Son rictus hargneux a disparu. Il porte la main à sa lèvre supérieure, tapote le sang, regarde le bout de ses doigts puis recule de trois ou quatre pas en se bouchant le nez, fait demi-tour et rentre chez eux en courant.

Myra se retourne vers la maison des Mulert. La dernière civière est en train d'être chargée dans l'ambulance. Les taches de sang sont grotesques, mais elle n'arrive pas à détourner les yeux. Trois jours avant son treizième anniversaire, elle a eu ses premières règles alors qu'elle allait à son cours d'histoire. Elle a ressenti comme une déchirure en elle et puis du liquide qui coulait. Sa mère ne lui en avait jamais parlé. Elles sont arrivées comme une lettre de reproche déplaisante au courrier. Et il y avait tellement de sang. Myra a cru qu'elle allait mourir d'une horrible maladie. Mrs Honiotis, l'infirmière de la Holy Family Junior High School, l'a gentiment aidée et lui a donné une serviette hygiénique, deux aspirines et une culotte rembourrée. Elle lui a aussi expliqué brièvement le cycle menstruel ; pourquoi le sang coule et comment cela prépare l'utérus pour la conception. Myra pensait qu'elle se sentirait plus proche de Mrs Honiotis après cela, mais elle s'est aperçue qu'elle l'évitait. Chaque fois qu'elle la croisait dans le couloir, elle n'éprouvait que de la honte.

Il y a une telle quantité de sang dans un corps, se dit Myra. Tout un océan. Mais il est essentiellement dissimulé. Si profondément. On ne le voit qu'en cas de violence et de souffrance. À la naissance de Lexy, la mère de Myra a tellement saigné qu'on aurait cru un animal à l'abattoir. Elle a accouché à la maison – il était hors de question d'aller à l'hôpital. Après, il a fallu poncer et revernir le parquet de la chambre du rez-de-chaussée. Le matelas a dû être remplacé. Ils ont même dû repeindre un des murs.

Finalement, un des brancardiers referme les portes de l'ambulance. Quand elle repart, un policier dit aux curieux de rentrer chez eux.

Myra se demande si elle doit lui parler de la Bel Air jaune, de ses pneus à bandes blanches et de sa plaque d'immatriculation de Pennsylvanie.

« Allez, circulez, lance le policier d'un ton sévère. Rentrez chez vous, ne restez pas sous la pluie. Il n'y a plus rien à voir. »

2

NIAGARA FALLS, NEW YORK

26 août 1964

ALEC

À dix heures du matin, il faisait déjà vingt-sept degrés et Alec Larkin en avait eu son compte. Son chef, un type aux allures de cigogne du nom de Ned Shipley, l'avait surpris en train de fumer à l'ombre et l'avait aussitôt renvoyé. La cueillette de pommes commençait toujours à huit heures pile et il n'y avait aucune pause avant dix heures et demie. En haute saison, après être redescendu pour vider un sac de pommes (d'une vingtaine de kilos) dans sa caisse, on avait le droit de reprendre son souffle un instant au bas de l'échelle avant de remonter, mais il était inadmissible de s'asseoir et encore moins de s'asseoir de façon aussi arrogante à l'ombre, de surcroît derrière la remise où on rangeait les échelles. Le fait qu'Alec se soit mis pieds nus était encore plus irrespectueux, et il le savait.

« Ça suffit, Larkin », lui a dit Ned de sa drôle de voix haut perchée en tapotant une de ses insupportables suites de chiffres sur son clipboard. « Va chercher tes affaires. »

Alec occupe le Dortoir 7, une baraque en parpaing avec un sol en ciment éclairée par un néon qui lui donne un teint verdâtre cadavérique. Il la partage avec des jumeaux noirs d'Orlando, en Floride, Torris et Terrace Pinchback. Il y a dix cabanes au total, qui abritent chacune entre deux et cinq ouvriers. Les ouvriers se réveillent ensemble, se lavent ensemble dans les toilettes communes, cueillent les pommes ensemble, tous les jours, du matin au soir, y compris le week-end, s'ils le souhaitent. Le salaire est convenable mais Alec a toujours imaginé que c'était le genre

d'existence que l'on doit endurer à l'armée ou, pire, dans les prisons agricoles.

La seule présence féminine des lieux est la fille du patron, une jeune blonde de seize ans aux bras blancs et minces si jolie qu'Alec a mal aux mains rien qu'à la regarder. Elle vient parfois cueillir les pommes le samedi et Alec file au verger son sac en toile à l'épaule pour pouvoir l'apercevoir. Ces matins-là, il ne cueille pas grand-chose, tout au plus un sac ou deux. Il passe le plus clair de son temps à fumer des cigarettes et placer et replacer son échelle à portée de vue de la fille qui ne regarde presque jamais dans sa direction.

C'est la dernière semaine d'août, un mercredi, et les perspectives d'avenir d'Alec Larkin s'amenuisent plus vite qu'il ne veut bien l'admettre. Les mouches noires étaient particulièrement féroces depuis le début de la journée, sans compter que deux corbeaux et un quiscale bizarrement agressif n'arrêtaient pas de lacérer les pommes. Alec est arrivé à la ferme Blackman au début de juillet et les premières semaines étaient prometteuses. Il remplissait de huit à neuf Palox par jour, mais il n'a jamais fait mieux. Les bons cueilleurs pouvaient en remplir dix ; les meilleurs, douze. Les frères Pinchback en remplissent dix par jour depuis qu'ils ont été embauchés, à la mi-juin. Un Mexicain tout maigre connu sous le nom de Flaco en a rempli quatorze, une fois. Et par trente-six degrés. Flaco se sert de ses deux mains avec la même dextérité, il semble infatigable et, sur l'échelle, son agilité est digne d'un artiste de cirque. Mais les mains d'Alec ne sont pas particulièrement adroites, elles sont mêmes lentes et ont tendance à trembler, ce qui lui fait perdre du temps. Ses chiffres, que Ned Shipley note sur son bloc après chaque cueillette, sont en chute libre. Il n'a rempli que quatre Palox jeudi et cinq la veille.

De retour à la baraque, Alec enlève ses vêtements de travail à l'odeur aigre, fourre ses quelques affaires dans le sac de paquetage kaki de son père, puis s'assied sur son lit et attend Ned. Si on ne lui devait pas de l'argent, il se casserait tout de suite. Il n'a aucune envie de recevoir un autre sermon de ce connard.

Alec regarde les lits impeccables des Pinchback. Les deux frères se réveillent tous les matins au moins une heure avant le petit-déjeuner, font leur lit et s'agenouillent côte à côte pour prier. Alec assiste rarement au petit-déjeuner. Il n'a pas fait son lit convenablement depuis plus d'un mois. Et depuis qu'il a quitté Elmira, il y a trois ans, il n'a pas prié une seule fois.

On frappe à la porte et Ned entre en baissant la tête.

« Tu as fait tes bagages ? demande-t-il.

– Mes vêtements de travail sont sur le crochet, là-bas, dit Alec. Il vaut peut-être mieux les brûler. »

Ned prend note pour les vêtements, puis il pianote sur son clipboard. Des étourneaux et des rouges-gorges jacassent dans le verger.

« Tu as besoin que je t'explique ? dit-il au bout d'un moment. Je peux si tu veux.

– Inutile », répond Alec, tout en sachant que Ned ne pourra pas s'en empêcher.

Ce connard ne peut pas se contenter de te virer, il faut qu'il mette du vinaigre sur la plaie.

« Je comprends pas, commence Ned. Tu es bien bâti. Tu es jeune. Tu as quoi, vingt et un ans, vingt-deux ?

– Vingt-trois.

– Vingt-trois ans. Tu sais combien de Palox je remplissais quand j'avais vingt-trois ans ?

– Beaucoup, je suis sûr, répond Alec.

– Beaucoup, tu l'as dit, et j'en étais sacrément fier.

– Ça m'étonne pas de vous.

– Désolé de te dire ça, Larkin, mais tu es paresseux.

– Je sais.

– Tu sais.

– Ouais, paresseux comme un gros lard, je l'entends tous les jours.

– Alors, fais quelque chose !

– Du genre ?

– Travailler plus ? »

Ned retire de son clipboard une enveloppe en kraft non fermée et la tend à Alec. Dedans, il y a quarante-cinq dollars en liquide.

« C'est tout ? s'étonne Alec en comptant l'argent.

– J'en ai bien peur.

– Je pensais que ça serait dans les quatre-vingts.

– C'est ce qu'on te doit. On peut regarder ça en détail, si tu veux.

– Vous en rêvez, je suis sûr. »

Ned s'éponge le visage avec un bandana sale, glisse le clipboard sous son bras et replie le bandana en quatre.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Tout sauf cueillir des pommes », rétorque Alec.

Ned rit et s'essuie de nouveau le front.

« Je connais un gars qui nettoie les sols à Rochester, lui propose-t-il étonnamment. Il utilise une machine qui oscille. C'est un travail ponctuel – juste quelques heures par semaine – mais il est toujours à la recherche de main-d'œuvre.

– Ça m'intéresse pas », répond Alec.

Il fait soudain très chaud dans la petite pièce en parpaing et il repense aux jumeaux Pinchback qui, la nuit, dorment avec des chiffons mouillés sur le ventre. Il sent que Ned le regarde, le juge.

« Tu sais quoi, Larkin ? Tu n'es pas un mauvais bougre.

– Vous m'avez déjà dit que je suis paresseux. »

Ned recommence son petit cérémonial, glisse le clipboard sous son bras, déplie le bandana et s'éponge le visage.

« Tu veux que je t'appelle un taxi ?

– Non, je vais marcher.

– Comme tu veux. » Ned va décrocher les vêtements de travail d'Alec. « Tu le veux ? demande-t-il en lui montrant le sac en toile avec le logo de la ferme Blackman dessus.

– C'est pour en faire un oreiller ?

– Tu pourrais y mettre le nécessaire. Ton linge sale.

– Non merci, dit Alec.

– Bonne chance, Larkin. »

Ned fourre les vêtements de travail d'Alec dans le sac et lui tend la main. Alec hésite, mais finit par la serrer.